C'EST DU FRANÇAIS !



ANNE-CATHERINE SIMON
PROFESSEURE À L'UCLOUVAIN

Le français a été influencé par l'allemand tout au long de son histoire. Il lui a emprunté près de mille mots.

Ce que le français doit à l'allemand

On aime mettre en avant l'origine latine du français. Pourtant, ce sont les Francs qui ont donné leur nom à la France et au français. Ce peuple germanique a conquis la Gaule romaine, s'est approprié le latin qu'on y pratiquait et l'a profondément modifié. Une relation avec le français qui s'est poursuivie jusqu'à l'allemand moderne.

De Clovis à Luther

Le francique a laissé près de 400 mots au français. Ils désignent des réalités liées à la nature et au paysage (fagne, grêler, falaise, bois, gazon, jardin), à la vie quotidienne (danser, glisser, gravir), à la faune (blaireau, caille, écrevisse) et à la flore (groseille, hêtre, houx). Même le mot « wallon » est d'origine francique : il désignait les peuples romanisés parlant le latin.

L'ancien allemand (du VIIIe au XIe siècle) transmet peu de mots au français. On peut citer « bretelle », qui désignait une bandoulière pour porter un fardeau, ou « hutte », abri de bois. A cette période, les germanophones adoptent le verbe latin *scribere*, écrire, qui donnera l'allemand *schreiben* (et le néerlandais *schrijven*) et abandonnent l'ancien verbe *writan*, qui subsiste en anglais (*to write*).

L'allemand moderne naît au XVIe siècle de la fusion de plusieurs dialectes, majoritairement pratiqués au sud et au sud-ouest de l'Allemagne, en Autriche et en Suisse. C'est Luther qui contribuera à sa diffusion grâce à la traduction très moderne qu'il donne de la Bible. L'exploitation des mines était alors souvent confiée à des Allemands. Des mots techniques entrent en français, comme « cobalt » ou « gangue » (substance qui enveloppe un minerai). Mais surtout des mots familiers : « mouise » (bouillie, purée) désigne la misère ou la pauvreté dans l'expression « être dans la mouise » ; « bringue » (beuverie) est une adaptation de l'allemand *(ich) bring dir's* – je te porte (un toast) –, une expression de mise quand on fait la bringue. D'autres mots argotiques viennent enrichir le français, comme « chlinguer » (puer), « clamser » (mourir), « chnouf » (drogue ; l'allemand *Schnupftabak* désignait le tabac à priser) ou « flingue » (arme à feu). Un héritage linguistique qu'on n'associe pas spontanément à la langue de Schiller. Etonnamment, certains de ces mots n'existent plus en allemand courant.

> *Les Francs ont conquis la Gaule romaine, se sont approprié le latin qu'on y pratiquait et l'ont profondément modifié*

De Goethe à Freud

Dès la fin du XVIIIe siècle, les emprunts du français à l'allemand s'intensifient. En cause ? L'Allemagne, l'Autriche et la Suisse voient naître de grands écrivains et de brillants scientifiques qui s'illustrent dans les domaines de la littérature, de la philosophie ou de la chimie. Les sciences humaines naissantes, comme la philologie, les études littéraires ou la psychanalyse, apportent leur lot de concepts et de mots nouveaux.

Ces nombreux emprunts passent souvent inaperçus. Certains sont des calques, c'est-à-dire des traductions littérales d'une expression allemande en français : « jardin d'enfants » traduit *Kindergarten* (garderie, école maternelle), le mot « ça » traduit le pronom allemand *Es* (utilisé dans la théorie de Freud pour désigner les pulsions inconscientes) et « surhomme » est un calque de *Übermensch* (concept désignant un être supérieur chez Nietzsche). L'emblématique « croissant » français est aussi un emprunt par traduction. En effet, le mot *Hörnchen*, « petite corne », désignait à Vienne une pâtisserie en forme de croissant inventée après une victoire des chrétiens sur les Turcs en 1683.

Les emprunts les moins visibles sont les mots créés en allemand à partir de racines latines ou grecques et empruntés en français : ambivalence, andrologie (science de l'éducation des adultes), anthropologie, autisme, biodynamie, chromosome, homéopathie, magnétophone, métronome, paranoïa, etc.

Autres emprunts originaux ? Le mot « vasistas » correspond à l'allemand *was ist das ?*, « qu'est-ce que c'est ? » (question posée à travers un guichet) et il désigna en français un petit volet mobile aménagé dans une porte ou une fenêtre. Le mot « accordéon » (du terme musical *Akkord* associé au suffixe -ion) ou le nom de marque « aspirine » – formé de a –, Acetyl, et *Spir(säure)*, « (acide) spirique » – ont aussi été créés en allemand.

Curiosités belges et suisses

Les pays où l'allemand est une langue nationale à côté du français offrent des cas d'emprunts intéressants. En Belgique, où l'allemand est la langue de moins de 1 % de la population, on a emprunté « autogoal » (but marqué contre sa propre équipe) ou « ring », anneau (périphérique qui contourne une ville). Au grand dam des Belges, la fameuse « chope » à bière vient de l'alsacien. C'est d'ailleurs pour imiter l'alsacien que Pierre Dac créa, en 1949, le mot « schmilblick » dans l'expression « pour faire avancer le schmilblick » (pour faire progresser les choses).

En Suisse, le suisse-allemand est parlé par environ 65 % de la population. Il a donné « bivouac », de *Biwacht* (garde de nuit, puis installation provisoire pour passer la nuit), « gymnase » (établissement d'enseignement secondaire supérieur) ou « musli », un petit-déjeuner désormais mondialement connu. Une autre spécialité culinaire a pris une dimension politique : la galette de pommes de terre, connue sous le nom de rösti(s), est typique de la culture suisse-allemande. A tel point que le mot *Röstigraben*, « barrière de röstis », désigne une frontière culturelle, une différence de mentalités entre la Suisse romande et la Suisse alémanique. Pas de quoi en faire un « putsch », autre mot suisse dérivé du verbe dialectal alémanique *putsche(n)*, bousculer. La paisible Suisse a donné au monde un mot bien frondeur.



CE MARDI, LA CHRONIQUE « VARIATIONS » DE **VINCENT DE COOREBYTER**, PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'ULB

petite gazette

Une candidate de la « Star Academy 2026 » est…

La quatorzième saison de la *Star Academy* a débuté ce samedi soir avec la présentation des 17 nouveaux candidats. Parmi eux, Leeloo, une artiste franco-belge de 24 ans, a particulièrement retenu l'attention grâce à ses origines et à son lien familial avec une figure incontournable de l'humour belge.

Originaire de Saint-Aignan, Leeloo a été la première candidate à se présenter au public. Passionnée de chant depuis son plus jeune âge, elle considère la musique comme une véritable vocation et souhaite en faire son métier.

… la fille de François Pirette

Si son portrait n'a pas révélé beaucoup de détails sur ses attaches belges, la présence de son père dans le public a rapidement permis de découvrir son identité, rapporte *Ciné-Télé-Revue* : il s'agit de l'humoriste François Pirette, dont le véritable nom est Thierry Van Cauberg. Cette saison, Leeloo ne sera pas la seule représentante belge : elle pourra également compter sur la présence de Brieuc, le deuxième candidat belge de cette édition. SOIRMAG

Dixit

« L'impossible recule toujours quand on marche vers lui. »
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Jean-Jacques Goldman s'exprime pour ses 75 ans

Ce dimanche, Eric Jean-Jean animait l'émission radio *Stop ou encore* sur RTL. Jean-Jacques Goldman, qui fêtait ses 75 ans ce même jour, a laissé un message vocal lors de l'émission. Lors de la sortie de son premier album, en 1981, avec le titre *Il suffira d'un signe*, il a notamment expliqué qu'il n'y avait que quatre radios en France. Sans la diffusion sur l'une de ces quatre antennes, la carrière d'un artiste pouvait s'arrêter très vite. Ces radios ont toutes refusé Goldman, jusqu'à ce que la dernière, RTL, lui donne une réponse. « Il y avait une dame qui s'appelait Monique Le Marcis », explique le chanteur, « et qui a dit : "Ce petit, il a quelque chose, je pense qu'il faudrait lui donner sa chance." Ça, je ne l'oublie pas. » Sans l'accord de RTL de diffuser *Il suffira d'un signe* en 1981, la carrière de Goldman ne serait peut-être pas celle qu'il a connue. SOIRMAG



L'art en fête à Bordeaux
Les membres de la compagnie de danse néerlandaise Panama Pictures présentent leur spectacle *The Weight of Water* au-dessus du bassin des marées, dans le cadre du Festival international des arts de Bordeaux.
AFP (PHOTO : AFP.)

Une Ferrari vendue…

Une Ferrari LaFerraru a été adjugée vendredi soir à Knokke pour 5,181 millions d'euros, faisant de ce modèle la voiture la plus chère jamais vendue aux enchères en Belgique.

Le bolide faisait partie d'une mise aux enchères exclusive d'*oldtimers* et *supercars* organisée à la veille du week-end par la maison américaine Broad Arrow dans la cité balnéaire, à l'occasion de la Zoute Grand Prix Car Week. Cette vente a rapporté près de 34 millions d'euros (frais inclus) au total.

… pour 5,181 millions d'euros

Au moment du passage sous le marteau, tous les yeux étaient tournés cette année vers la « sainte trilogie » des « hypercars » modernes : la Ferrari LaFerrari, une McLaren P1 et une Porsche 918 Spyder. Cette dernière s'est envolée à 3,2 millions d'euros, tandis que la McLaren P1 s'est vue cédée pour 1,89 million d'euros. Une Ferrari 250 GT Berlinetta Lusso de 1964 s'est approchée de cette dernière performance, à 1,75 million d'euros. Une Porsche Carrera GT a, elle, changé de mains pour 2,76 millions d'euros.

Ce dimanche, la maison britannique Bonhams tenait à son tour une vente aux enchères à l'occasion de cette Zoute Grand Prix Car Week.
BELGA